

JACQUELINE GOJARD

GUILLAUME APOLLINAIRE ET ANDRÉ SALMON : DEUX POÈTES EN CORRESPONDANCE

Au fil des lettres et des textes, 1903-1969

ABSTRACT: This article, based on correspondence and various exchanges, tells the story of an undying friendship between two poet-brothers: Guillaume Apollinaire and André Salmon. This story has indeed continued well beyond the death of Guillaume, November 9, 1918. This is evidenced by a posthumous dialogue with the lost friend, maintained by the author of *Souvenirs sans fin*, who died on March 12, 1969.

KEYWORDS: Friendship, correspondence, various exchanges, posthumous dialogue.

Pour vous présenter un livre à paraître en 2022 chez l'éditrice Claire Paulhan – *Guillaume Apollinaire 1880-1918 & André Salmon 1881-1969* / « *Parce que notre amitié a été le fleuve qui nous a fertilisés* » –¹ j'ai choisi un titre qui joue sur le sens du mot « correspondance ». Dans un emploi restreint, ce mot désigne en effet un échange épistolaire. Sur un tout autre plan, il suggère des affinités électives entre deux personnes. Dans un contexte littéraire, il renvoie au fameux sonnet de Baudelaire évoquant les accords, sensibles et spirituels, entre l'homme et son milieu. Il peut aussi impliquer, entre deux artistes, une communauté de vision exprimée par des moyens différents. C'est ainsi que Salmon a intitulé *Correspondances* un album, paru aux *Chroniques du jour* en 1929, composé de poèmes inspirés par des estampes du peintre hongrois Étienne Farkas.²

¹ Édition établie, préfacée et annotée par Jacqueline Gojard. Une riche illustration (textes manuscrits, cartes postales, photographies pour la plupart inédites), fera découvrir au lecteur un nouveau visage d'André Salmon. La citation qui figure dans le titre de cet ouvrage renvoie au célèbre « Poème lu au mariage d'André Salmon le 13 juillet 1909 », qui sera repris aux pages d'*Alcools* (Éditions du Mercure de France, 1913).

² Mort gazé à Auschwitz en 1944 ; récemment célébré par une exposition à la galerie nationale de Budapest.

N'excluant aucune de ces significations, j'ai conçu un livre en deux parties, avec une frontière chronologique marquée par la mort d'Apollinaire en 1918, qui, paradoxalement, n'interrompt pas la « correspondance » entre les deux amis.

1903-1918

Cette période va du 25 avril 1903, date de la rencontre à Paris des deux poètes, lors d'une soirée poétique au Caveau du Soleil d'or,³ jusqu' au 9 novembre 1918, où un télégramme de Jean Cocteau⁴ a appris à Salmon la mort de son ami, victime de la grippe espagnole. Elle présente, dans l'ordre chronologique, un ensemble hétérogène de quatre-vingt-dix textes, comprenant, pour la moitié, la correspondance proprement dite entre les deux poètes : un corpus disparate de courts billets plus ou moins griffonnés, postés ou déposés à la va-vite chez le concierge ; quelques pneumatiques expédiés pour prendre ou décommander un rendez-vous ; des cartes postales envoyées à l'occasion d'un circuit en France ou à l'étranger ; quelques poèmes épistolaires de tonalité héroïcomique qui, en cas d'absence prolongée, transmettent les menus potins sur la bande des amis communs restés à Paris ; et quelques épaves de la correspondance aux armées, encodée au besoin, pour déjouer la censure militaire.

Pour créer du lien entre ces échanges décousus, nous avons intercalé des textes écrits l'un pour l'autre ; essentiellement une quinzaine de dédicaces. Du témoignage fervent à l'hommage impersonnel,⁵ elles suffisent à repérer trois périodes dans les relations entre les deux poètes : sept années de fraternité lyrique (1903-1910), qui incluent le mariage de Salmon, le 13 juillet 1909 ; puis, sans qu'on puisse jamais parler de rupture, une phase plus chaotique de brouilles et de réconciliations (1910-1914), liées, certes, à des tensions internes au sein de l'avant-garde artistique, mais surtout à un conflit de pouvoir entre Apollinaire et Jeanne, la femme d'André, qui sème la zizanie entre les deux amis et prend fait et cause pour Marie Laurencin, lors de sa rupture avec Apollinaire, en 1912 ; et pour finir (1914-1918), un pacte tacite de secours mutuel entre deux anciens combattants rescapés du front – l'un blessé, publiant ses œuvres, dans un sentiment d'urgence quasi prémonitoire ; l'autre éclopé, attendant le retour de la paix pour trouver un second

³ Soirée organisée par la revue *La Plume* au sous-sol d'un café parisien, à l'angle du boulevard et du quai Saint-Michel.

⁴ Contrairement à ce qu'affirme François Sureau dans *Ma Vie avec Apollinaire* (Paris Gallimard, 2020, p. 51) : « C'est Cocteau qui se chargera du faire-part, des notices dans les journaux. », le télégramme de Cocteau, demandait à Salmon, rédacteur au journal *L'Éveil*, d'annoncer dans la presse la mort d'Apollinaire, lui-même n'ayant aucune expérience en la matière ; ce qui fut fait dans la nuit même.

⁵ On comparera, par exemple, la dédicace enthousiaste de *Poèmes* : « À Guillaume Apollinaire / à l'ami parfait / au cher poète de tout cœur / André Salmon 8bre1905 » à l'envoi passe-partout, de *La Jeune Peinture française* (novembre 1912) : « À mon ami Guillaume Apollinaire / André Salmon ».

souffle, celui qui animera les grands recueils des années 1919-1921, *Prikaz*, *Peindre* et *L'Âge de l'Humanité*.⁶

Pour faire revivre l'époque, on a restitué à leur contexte d'origine, le « Poème lu au mariage d'André Salmon, le 13 juillet 1909 »⁷ et deux contes qui transposent « sur le plan merveilleux »⁸ la vie au Bateau-Lavoir : « La Serviette des poètes », paru dès 1907, puis inséré dans *L'Hérésiarque et Cie* d'Apollinaire en 1910;⁹ et « Sorieul », prose poétique de 1911, revue et corrigée dans *Le Manuscrit trouvé dans un chapeau* de Salmon en 1919.¹⁰ Ces trois textes témoignent d'une aptitude commune à métamorphoser une réalité quelconque en petit miracle. « Il changeait l'eau en vin comme à Cana, » confiait Marie Laurencin à l'abbé Mugnier, à propos de Guillaume.¹¹

Un recensement des textes publiés l'un sur l'autre par nos deux poètes, dans des revues ou des journaux, complète le dossier de cette première partie. Les petits échos annonçant la parution de tel ouvrage ou la programmation de tel spectacle, relèvent du service de presse dans des quotidiens comme *L'Intransigeant*, *Paris-Journal*, le *Gil Blas* ... La critique littéraire apparaît dans les revues anthologiques. L'article « André Salmon », signé par Apollinaire dans *Vers et Prose* (été 1908), largement émaillé de citations,¹² propose une défense et illustration des deux premiers recueils de son ami, *Poèmes* et *Les Féeries*.¹³ Salmon lui renvoie la balle, aux pages de la même revue (printemps 1910) où paraît « L'Orgue. » Il trace un portrait métaphorique d'Apollinaire entouré des personnages de son *Enchanteur pourrissant*,¹⁴ au moment où son deuxième livre, *L'Hérésiarque et Cie* va sortir chez Stock pour concourir au prix Goncourt ; et ainsi de suite. Paradoxalement, les tensions se manifesteront dans un autre domaine, celui de la critique d'art, Apollinaire voyant d'un mauvais œil *La Jeune Peinture française* de Salmon

⁶ Voir Gojard, J. 2021, « Apollinaire et Salmon sur le pont des reviens-t-en », dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 121^{ème} année, n°1, p.105-114.

⁷ Voir Apollinaire, G. 1965. *Œuvres poétiques*, texte établi, présenté et annoté par M. Adéma et M. Décaudin. Gallimard / Bibliothèque de la Pléiade, p. 83-84.

⁸ Nous empruntons cette expression à la postface de *Prikaz*, poème inspiré par la révolution russe (*La Sirène*, 1919). Voir Salmon, A. 1986. *Carreaux et autres poèmes*, *Poésie* / Gallimard, p. 272.

⁹ Voir Apollinaire, G. 1977. *Œuvres en prose*, t. I, textes établis, présentés et annotés par M. Décaudin, Gallimard / Bibliothèque de la Pléiade, p. 191-194. Le personnage de Georges Ostréole, un des quatre poètes de « La Serviette », a été inspiré par Salmon, grand amateur d'huîtres.

¹⁰ Publié par La Société littéraire de France, le *Manuscrit*, orné d'une quarantaine de dessins par Pablo Picasso, a été réédité, en *fac-similé* et en format réduit, par Fata morgana, en 1983 ; une préface de J. Gojard présente la genèse (1904-1919) de cet ouvrage hors norme, qui regroupe des textes appartenant à des époques et à des genres différents.

¹¹ Voir Meyer-Stabley, B. 2011. *Marie Laurencin*, Paris, Pygmalion, p. 61.

¹² Voir Apollinaire, G. 1991. *Œuvres en prose* t. II, textes établis, présentés et annotés par Pierre Caizergues et Michel Décaudin, p. 1007-1014.

¹³ Parus aux Éditions de Vers et Prose, en 1905 et 1907.

¹⁴ Ce texte a été publié dans *Vers et Prose*, t. XXI, p. 174. Nous l'avons repris en document additif, dans Salmon, A. 1983. Fontfroide-le-Haut : Fata morgana, p. 117.

(Albert Messein 1912) sortir un an avant ses *Méditations esthétiques* (Eugène Figuière 1913).

Tous ces textes se trouvent imbriqués, selon l'ordre chronologique, dans les échanges épistolaires. À défaut d'une correspondance croisée, ils témoignent d'un haut degré de connivence entre deux écrivains qui hantent les mêmes lieux et partagent une vision poétique du réel.¹⁵ Pour faire parler les « p'tits papiers », nous avons convoqué les voix des proches – Max Jacob, Marie Laurencin, Pierre Mac Orlan, Picasso, Fernande Olivier, Jeanne Salmon, entre autres. Et nous avons signalé les effets de pastiche, quand l'un écrit à la manière de l'autre. Finalement, tout se tient plutôt bien dans cette première partie et l'annotation restitue les pièces manquantes du puzzle.

L'impression dominante, c'est que l'entente entre les deux poètes n'est pas fondée sur l'adhésion à une doctrine quelle qu'elle soit, mais sur l'habitude de travailler et de rire ensemble, pour faire face à des situations difficiles dues à la nécessité de gagner sa vie, sans soutien familial, sans diplôme ni qualification qui vaille. Chacun comprend ce que l'autre veut faire, sans forcément être d'accord. Nul n'est tenu de s'aligner. À propos des querelles concernant les partisans d'une orthodoxie cubiste, Salmon s'est moqué, dans sa *Jeune Peinture*, de ceux qui, au lieu de se servir de la règle, ont cru bon de l'avalier. Il a parlé volontiers de « la bande à Picasso », sans jamais se référer à une école ou à une doctrine. Les trois poètes de ladite bande, Apollinaire, Max Jacob et Salmon, bannissaient le discours dogmatique, réservé à un usage parodique. Chacun était libre d'aller son chemin. Et on finissait toujours par se réconcilier, Guillaume ayant l'art de rentrer en grâce par de belles dédicaces, protestant d'une amitié « qui ne peut finir », d'une entente « indéfectible », quand il avait quelque chose à se faire pardonner.

1918-1969

Notre seconde partie rassemble, dans un « florilège », vingt-huit textes écrits par Salmon entre deux dates incontournables : celle de la mort d'Apollinaire le 9 novembre 1918, et celle de la sienne, le 12 mars 1969, soit plus de cinquante ans après. Il a fallu dans cette partie inverser notre stratégie : non plus étoffer, mais réduire certains documents pour éviter les redites. En revanche nous avons retenu tout ce qui favorisait une lecture rétroactive de la première partie, en particulier deux extraits de *Souvenirs sans fin* qui complètent l'évocation d'épisodes majeurs, comme la fondation du *Festin d'Ésope* dans une brasserie de la rue Christine ou le mariage de Salmon en l'église Saint-Merri ;¹⁶ et un troisième fragment qui, donnant la parole à Mme de Kostrowitzky – « Quel est celui de

¹⁵ Sur cette connivence, voir notre entretien avec Laurence Campa, « Sur les chemins d'une amitié/ Guillaume Apollinaire et André Salmon », dans *Europe*, n° 1043, mars 1916, p. 54-61.

¹⁶ Parus en trois volumes chez Gallimard (1955, 1956, 1961), les *Souvenirs* ont été repris en un seul gros pavé, préfacé par Pierre Combescot. Voir Salmon, A. 2004. Paris : Gallimard, p. 118-122 et p. 324.

vous deux qui a débauché l'autre ? » –¹⁷ éclaire d'un jour nouveau les propos tenus par Apollinaire dans son *Journal intime*, en ce qui concerne les mœurs particulières de Salmon.¹⁸

Un bon tiers de ces documents a été publié dans la presse à l'occasion des anniversaires de la mort de Guillaume. Il s'agit d'hommages encadrés par deux images obsédantes. Celle de la première nuit fait revivre un jeune homme moustachu, maigre mais costaud ; mal fagoté, (il a même « un trou à sa culotte ») ; il se lève et, juché sur une estrade, dit un poème rhénan, « *Shinderhannes* », uniformément, d'une voix sourde, pour faire valoir le dernier vers, « gueulé » à plein poumons : « avant d'aller assassiner ». La seconde et dernière image montre, allongé sur son lit de mort, un soldat corpulent, jeune encore, blême, disparaissant sous les bouquets de fleurs ; on voit sur sa tempe droite « la tache rose-rouge » d'une « double blessure ». ¹⁹ L'ombre de Rimbaud se faufile entre ces deux images : « Mon unique culotte avait un large trou » (dans « Ma bohème ») « Il a deux trous rouges au côté droit » (dans « Le Dormeur du val »).

D'autres articles sont liés à un aspect particulier de la vie ou de l'œuvre de Guillaume : « Apollinaire et Jarry », « Apollinaire journaliste », « Le Poète et les Ondes » – à propos des poèmes enregistrés pour les archives de la parole, le 27 mai 1914.²⁰ Un compte rendu d'exposition dans *L'Intransigeant* (25 mars 1934) présente pour la première fois au public l'ami des peintres ; et l'éloge du spectacle monté par la jeune troupe des Réverbères, en décembre 1937, rend justice à l'auteur des *Mamelles de Tirésias*, fort maltraité lors de la création de la pièce, le 24 juin 1917, à Montmartre.²¹

Très différents de ces textes de circonstance, deux longs articles présentent au fil des jours l'homme « succulent », le poète « inspiré » que fut l'auteur d'*Alcools* et de *Calligrammes* : « Vie de Guillaume Apollinaire » dans *La NRF* du 1^{er} novembre 1920 et « Vie ancienne » et dans *L'Esprit nouveau*, octobre 1924.²²

Ces deux témoignages lyriques, écrits sous le coup de l'émotion, rejoignent les poèmes du souvenir que sont « Élégie fraternelle » (dans *L'Éventail de Marie Laurencin*, éditions de La N.R.F., 1922) ; et « Honneurs militaires » (dans *Le Jour et la Nuit*, Les îles de Lérins, 1934).²³ Tous les vers de ce poème convergent vers la scène finale : à côté des

¹⁷ *Ibid.* p. 531-533.

¹⁸ Voir Apollinaire, G. 1991. *Journal Intime 1898-1918*, texte établi, présenté et annoté par Michel Décaudin, Éditions du Limon, p.145. En date du 19 avril 1907, on y lit : « Salmon est devenu très tante ». Suit, à l'appui, un témoignage pittoresque de Max Jacob ...

¹⁹ Voir en particulier Salmon, A. 1954, « De la soirée de *La Plume* à la dernière nuit », *Biblio*, 23^{ème} année, n° 10-Guillaume Apollinaire, p. 11.

²⁰ Voir *Paris-Journal*, 9 novembre 1923, p. 1 ; *Révolution nationale*, 21 juin 1944, p. 4 ; *Les Ondes*, n° 132, 7 novembre 1943, p. 4.

²¹ Voir « Sous le feu des Réverbères », dans *Les Nouvelles Lettres*, 1^{er} décembre 1938, p. 437-441.

²² Voir Salmon, A. 1920, p. 675-693 ; et 1924 (texte non paginé).

²³ Voir p. 25-28 de ce petit recueil, orné de deux portraits de Salmon par le peintre japonais, Souzouki.

douze territoriaux venus saluer la dépouille du lieutenant d'infanterie Wilhelm de Kostrowitzky, apparaît un treizième homme :

Sans cesser de pleurer,
Un soldat italien
Se mit au garde-à-vous
En même temps que les douze territoriaux de la garnison de Paris
C'était
Le grand poète Giuseppe Ungaretti.

Et le dialogue se poursuit entre les deux poètes. Apollinaire, dans son « Poème lu » avait vu Paris pavoisé le 13 juillet 1909, « parce que mon ami se marie » ; neuf ans après, Salmon lui offre les drapeaux de l'armistice, le jour de son enterrement, dans « 13 novembre »²⁴ :

On a trouvé des drapeaux neufs
Pour la Victoire, pour ta Victoire,
Mon frère Poète assassiné.

Sans cesse, André tutoie Guillaume et l'interpelle. Dans le chapitre « Sorieul » du *Manuscrit trouvé dans un chapeau*, il a rajouté in extremis cette apostrophe : « ombre de mon Guillaume ! ». ²⁵ Connaissait-il déjà, en 1919, le titre choisi par son ami pour publier sa correspondance avec Lou, *Ombre de mon amour* ? Indépendamment de cette question, l'expression suscite une double lecture. La valeur affective du possessif n'échappe à personne, mais on peut aussi y voir une discrète revendication : « mon Guillaume » n'est pas celui d'autres témoins, qui n'ont pas vécu les temps héroïques de la bande à Picasso, sont restés hostiles au cubisme et qui, n'étant pas poètes, n'ont pas compris certaines audaces d'Apollinaire – un André Billy, par exemple, qui se demande pourquoi la ponctuation a été supprimée dans *Alcools*, et pourquoi sont insérés dans *Calligrammes* des dessins qui ne sont même pas jolis, faits avec des lettres tracées d'une main malhabile, sur un papier de mauvaise qualité ...

Un titre comme « Vie ancienne » implique un autre désaveu, à l'encontre des surréalistes. À un Guillaume autoritaire, mais bon enfant – « Apollinaire riait dans le creux de sa main » – ²⁶ il oppose les « poètes en colère » de la nouvelle génération, qui accaparent, dans un sens détourné, le mot « surréaliste » conçu par Apollinaire, dès 1917, pour qualifier le ballet *Parade* dû à la collaboration d'Erik Satie, Picasso, Michel

²⁴ Poème paru dans *Sic*, janvier-février. 1919 ; repris sous le titre « Apollinaire au tombeau », dans un recueil illustré d'une gravure originale de Pascin, *Vénus dans la Balance*, Voir Salmon, A. 1926. Paris : Les Quatre Chemins, p. 25-30,

²⁵ Voir Salmon, A. 1983, *Fata morgana*, p. 87 : « Ô Picasso, et toi Max Jacob, ombre de mon Guillaume ! vous souvenez-vous de nos nuits d'alors... ».

²⁶ Vers récurrent dans un fragment de *Peindre* (La Sirène 1921). Voir Salmon, A. 1986. *Carreaux et autres poèmes*. Paris : Poésie / Gallimard, p. 153-154.

Fokine et Jean Cocteau ; après tout, rien n'empêchait André Breton d'inventer un mot tout neuf pour baptiser son mouvement fondé sur le dogme de l'écriture automatique.

Autres temps, autres mœurs. Interviewé par Benjamin Péret, au début de 1925, Salmon refuse d'entrer dans une querelle de terminologie.²⁷ Le surréalisme de Paul Dermée et d'Ivan Goll, qui se réclament d'Apollinaire, n'est pas celui des disciples d'André Breton ? Grand bien leur fasse. En revanche, il ne cessera de protester contre tous ceux qui proposent une image réductrice du visage d'Apollinaire, dont, nous dit-il, « la complexion est toute de complexité ». Non, Apollinaire n'est pas un fils attardé de Verlaine, ni un précurseur du surréalisme. Non, il n'est pas un esthète dilettante, ni un mondain arriviste, encore moins un mystificateur à la solde des *mercanti* ; son ambition est d'un autre ordre. Prêt à risquer sa vie pour sa terre d'adoption, il n'est pas pour autant un nationaliste à outrance. A-t-il été vraiment un « mal-aimé » ? On peut en douter, quand on l'a connu, au contraire, entouré de femmes douces, voire très aimantes : Annie Playden qu'il a effarouchée, Marie Laurencin qu'il a découragée, Madeleine Pagès qu'il a laissée tomber, entre autres ; Guillaume n'aura, en fin de compte, été mal aimé que par Lou ; encore ne l'a-t-elle pas trahi puisqu'elle ne lui avait rien promis. C'est ce qu'affirme Salmon dans sa préface à *Ombre de mon amour*, onze poèmes qu'il a choisis, en correspondance avec l'illustrateur Marcel Vertès (« Les Cent bibliophiles de France et d'Amérique », 1956).

Ce qui est certain, c'est qu'il émane de tous les textes de Salmon, recueils de vers, contes, romans, mémoires, ou articles de presse, une certaine « odeur de poésie ». ²⁸ À quoi cela tient-il ? Peut-être à une certaine façon de lier et de délier les mots et les thèmes, en tressant plusieurs fils à la fois. André Malraux, dans la revue *Action* (octobre 1920), a parlé, à propos de *La Négrresse du Sacré-Cœur*, d'une écriture chorégraphique.²⁹ C'est vrai que Salmon fait chanter et danser les mots, ce qui n'est pas toujours si facile. Aux pires heures de détresse, quand la France victorieuse pleure les quinze cent mille morts de la Grande Guerre, il se réjouit, certes, du retour de la paix, mais à quel prix ! C'en est fini des flonflons de la « Belle époque », de ses vieilles gloires d'opérette, de ses drames de pacotille. Être un homme nouveau, qui fête Noël en suspendant « des boules de gui aux voutes des grands jours solaires », c'est, nous dit-il, « une autre affaire ». ³⁰ Ce sera justement son affaire à lui, Salmon. Pessimiste quand il s'agit de l'avenir de l'Homme sur

²⁷ Voir « André Salmon en confidences », dans *Le Journal littéraire*, 21 mars 1925, p. 9.

²⁸ Nous empruntons cette expression au titre d'un recueil de Salmon, paru en 1944, à Marseille, chez Robert Laffont.

²⁹ Sur ce roman [La NRF, 1920] reparu en 2009 chez Gallimard, voir dans notre préface, p. 15, ce propos de Malraux : « La dernière fois que j'ai ouvert *La Négrresse du Sacré-Cœur*, il en est sorti tout un essaim de danseuses qui ont exécuté leurs entrechats sur des pointes de pal, et, à la fin, se sont épanouies en de grosses roses ».

³⁰ Voir le poème d'ouverture de *L'Âge de l'Humanité* (Éditions de La N.R.F. 1921), dans Salmon, A. 1986, *Carreaux et autres poèmes, Poésie* / Gallimard, p. 161.

la planète Terre, il fait preuve d'un optimiste foncier, quand il envisage le champ illimité et les pouvoirs renouvelés de la création artistique :

Ô mondes élargis de nos sages ivresses
 Ô patries tirées du néant
 Ô rue des Abbesses
 Ô rue Ravignan ! ³¹

Le titre de son dernier grand recueil de vers, *Les Étoiles dans l'encrier* (Gallimard, 1952) dit fort bien la persistance de cette foi poétique, chez un homme agnostique pour l'ordinaire des jours.

BIBLIOGRAPHIE

- APOLLINAIRE, G. 1965. *Œuvres poétiques*. Paris : Gallimard / Bibliothèque de la Pléiade.
 —. 1977. 1991. *Œuvres en prose I et II*. Paris : Gallimard / Bibliothèque de la Pléiade.
 —. 1991. *Journal Intime 1898-1918*. Limoges : Éditions du Limon.
 CAMPA, L., GOJARD, J. 2016. « Les Chemins d'une amitié / Guillaume Apollinaire et André Salmon ». *Europe*, octobre : 10043.
 GOJARD, J. 2021. « Guillaume Apollinaire et André Salmon sur le pont des reviens-t-en ». *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, sous la direction de F. BRUERA, L. CAMPA, P. READ, 121^{ème} année, 2021 : 1.
 MEYER-STABLEY, B. 2011. *Marie Laurencin*. Paris : Pygmalion.
 SALMON, A. 1920. « Vie de Guillaume Apollinaire ». *La Nouvelle Revue française*, 8^{ème} année, 1^{er} novembre : 86.
 —. 1924. « Vie ancienne ». *L'Esprit nouveau*, octobre : 26.
 —. 1926. *Vénus dans la Balance*. Paris : Éditions des Quatre Chemins.
 —. 1929. *Correspondances*. Paris : Les Chroniques du jour. (Images d'Étienne Farkas).
 —. 1937. *Le Jour et la Nuit*. Sainte-Marguerite de la mer : Éditions des îles de Lérins.
 —. 1952. *Les Étoiles dans l'encrier*. Paris : Gallimard.
 —. 1983. *Le Manuscrit trouvé dans un chapeau*. Fontfroide-le-Haut : Fata Morgana.
 —. 1986. *Carreaux et autres poèmes*. Paris : Poésie / Gallimard.
 —. 2004. *Souvenirs sans fin 1903-1940*. Paris : Gallimard.
 —. 2009. *La Négresse du Sacré-Cœur*. Paris : Gallimard.

³¹ Voir ces vers de *Peindre* (La Sirène, 1921), *ibid.*, p. 154.